



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

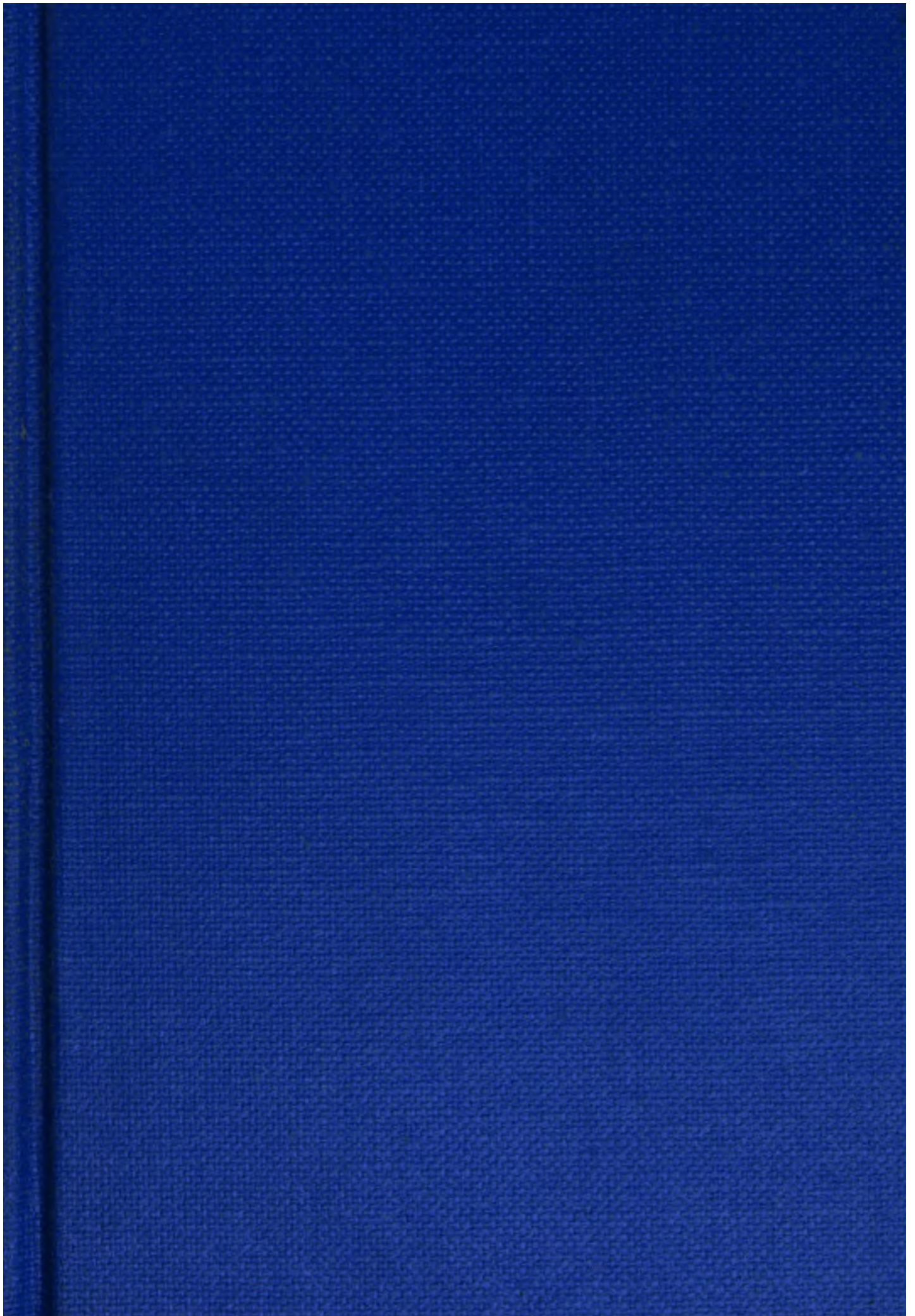
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





1/K 1023 A. 1





Vertical text on the right edge of the page, possibly a page number or margin indicator.

**HENRI DE RÉGNIER**

---

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
SUR PAPIER HOLLANDE VAN GELDER,  
50 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS ET  
PARAPHÉS PAR LES ÉDITEURS

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET  
DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS  
LES PAYS, Y COMPRIS LA RUSSIE.

COPYRIGHT BY MERCURE DE FRANCE, PARIS







## BIBLIOGRAPHIE

- Premiers poèmes** (*Les lendemains. Apaisement. Sites. Episodes. Sonnets. Poésies diverses*). Mercure de France, in-18, 1899.
- Poèmes, 1887-1892** (*Poèmes anciens et romanesques. Tel qu'en songe*). Mercure, in-18, 1895.
- Les Jeux rustiques et divins** (*Aréthuse. Les Roseaux de la Flute. Inscriptions pour les Treize portes de la Ville. La Corbeille des heures. Poèmes divers*). Mercure, in-18, 1895.
- La Canne de jaspé** (*M. d'Amorcœur. Le Trèfle noir. Contes à soi-même*). Contes, Mercure, in-18, 1897.
- Le Trèfle blanc**, conte, Mercure, in-18, 1899.
- La Double Maîtresse**, roman, Mercure, in-18, 1900.
- Les Médailles d'Argile**, poèmes, Mercure, in-18, 1900.
- Figures et Caractères**, études, Mercure, in-18, 1901.
- Les Amants singuliers** (*La femme de marbre. Le Rival. La courte vie de Balthazar Aldramin*). Mercure, in-18, 1901.
- Le Bon plaisir**, roman, Mercure, in-18, 1902.
- La Cité des Eaux**, poèmes, Mercure, in-18, 1902.
- Le Mariage de minuit**, roman, Mercure, in-18, 1903.
- Les Vacances d'un jeune homme sage**, roman, Mercure, in-18, 1903.
- Les Rencontres de M. de Bréot**, roman, Mercure, in-18, 1904.
- Le Passé vivant**, roman, Mercure, in-18, 1906.
- La Sandale ailée**, poème, Mercure, in-18, 1906.
- Sujets et Paysages**, études, Mercure, in-18, 1906.
- Esquisses vénitienes**, à l'Art Décoratif, in-4°, 1906.
- L'Amour et le Plaisir**, conte, in-8 tiré à 50 ex., 1906.
- La Peur de l'Amour**, roman, Mercure, in-18, 1907.
- Les scrupules de Sganarelle**, comédie, Mercure, in-18, 1908.
- Couleur du Temps**, (*Le Trèfle blanc. L'Amour et le Plaisir. Tiburce et ses amis. Cartes pour les treize*). Contes, Mercure, in-18, 1909.
- Le Miroir des heures**, poèmes, Mercure in-12, 1910.
- La Flambée**, roman, Mercure, 1910.
- L'Amphisbène**, roman, Mercure, in-18, 1912.
- Contes de France et d'Italie**, Crès, in-18, 1912.
- Portraits et Souvenirs**, étude, Mercure, in-16, 1913.
- Le Plateau de laque**, contes, Mercure, in-12, 1913.
- Romaine Mirmault**, roman, Mercure, in-18, 1914.
- L'Illusion héroïque de Tito Bassi**, roman, Mercure, in-16, 1916.
- Poèmes 1914-1916**, Mercure, in-12, 1918.

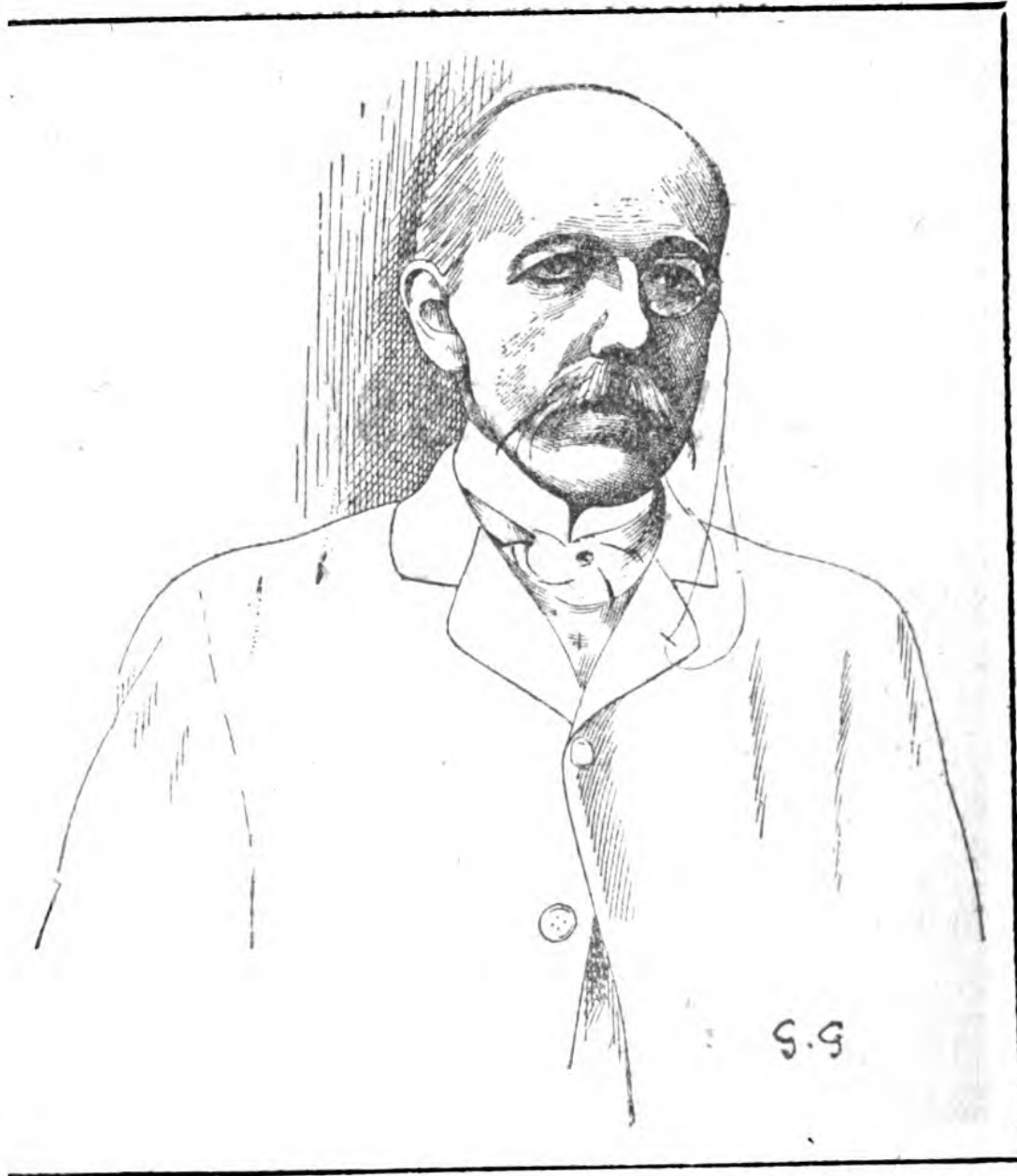
HENRI DE RÉGNIER

---

LES  
**PETITS MESSIEURS  
DE NÈVRES**

---

PARIS  
**LIBRAIRIE STOCK**  
Place du Théâtre-Français  
1923



*Gravé par Gorvel.*

HENRI LÉGNIER



## HENRI DE RÉGNIER

*Henri-François-Joseph de Régnier est né à Honfleur le 28 décembre 1864, d'une famille de bonne noblesse. Il vécut à Honfleur jusqu'à l'âge de 7 ans; il en a traduit le souvenir dans le Trèfle blanc. En 1871, il accompagne à Paris son père qui y est appelé comme receveur de l'Administration des Douanes. Trois ans après il entre au collège Stanislas. Larroumet fut son professeur de seconde et méprisait fort ses compositions françaises. Plus tard, devenu critique au Temps, il rencontra son ancien élève, maintenant célèbre : « Comment, c'était vous qui faisiez ces choses grotesques ? »*

*M. de Régnier se destinait à la carrière diplomatique. L'amour des vers l'emporta. En 1885 ses premiers vers paraissent dans Lutèce. Non les premiers qu'il ait composés; dès le collège il avait entrepris un vaste travail : Aimez la Vertu; un professeur*

*s'opposa à cette noble entreprise. Les vers oubliés dans Lutèce étaient signés Hugues Vignix, témoignage de son admiration pour Hugo et Vigny.*

*La même année, il publie chez Vanier son premier recueil : Les Lendemain, suivis bientôt d'Apaisements, de Sites et d'Épisodes. Il réunit ces poèmes en un seul volume : Premiers poèmes. Il avait lié quelques rapports avec Sully-Prudhomme. Surtout il fréquentait chez Mallarmé. Mallarmé tenait le mardi une cour de poésie. Le maître s'adossait à la cheminée, une pipe d'un sou à la bouche. M. de Régnier s'asseyait sur un canapé, à sa droite. « Il était notre chef de chœur » (Stuart Merrill). Il vint là pendant dix ans. Un jour, fort troublé : « Je commence ma dixième année », dit-il à Mallarmé.*

*L'influence de la philosophie et de la musique allemandes (Schopenhauer, Wagner) se répandait alors en France. Les jeunes revues foisonnent : Le Mercure de France, la Vogue, le Scapin, les Ecrits pour l'Art, la Revue Wagnérienne, etc... M. René Ghil crée l'instrumentisme. M. Dujardin organise*

*des pèlerinages à Bayreuth. Verlaine entretient la saine tradition du poète dans la misère; Rimbaud, du poète enfant maudit. Villiers de l'Isle-Adam, comme il avait malmené dans un compte-rendu une dame de théâtre, reçoit d'elle une plume d'oie; lui répond au courrier suivant : « Je savais que vous écorchiez vos amants, non que vous les plumiez! » Il se passe ceci, qui m'apparaît curieux : un bel enthousiasme et une confiance profonde en l'art animent ces jeunes gens, poètes et philosophes, graves, ardents et élégiaques. M. Gide lui-même se teint aux couleurs du nouveau mouvement.*

*En 1890, M. de Régnier publie : Poèmes anciens et romanesques. La Gardienne fut applaudie et sifflée à l'Œuvre en 1894. C'est en 1896 que M. de Régnier publie pour la première fois des vers dans la Revue des Deux Mondes. C'étaient les Inscriptions pour les Treize portes de la Ville. Brunetière leur joignit une note par quoi il dégageait sa responsabilité dans leur publication. Ce fait s'était déjà produit deux fois, pour Lamennais et pour Baudelaire.*



*M. de Régnier s'était lié avec J.-M. de Heredia. Celui-ci, plus tard conservateur de l' Arsenal, avait trois filles. Deux d'entre elles devinrent Mmes Maindron et Pierre Louys. En 1896, M. de Régnier épousa Mlle Marie de Heredia. Recevant plus tard le poète à l'Académie : « Que ne suis-je Ronsard, lui dit le comte de Mun, pour faire aussi résonner aux échos de la Coupole, le nom, deux fois marqué pour la gloire, de celle qui porte, avec une grâce légère, en ses chants harmonieux comme en sa prose limpide et superbe, le lourd héritage du vers paternel! »*

*On verra par la notice bibliographique ci-jointe les œuvres, romans, poèmes et études que M. de Régnier a publiés depuis cette époque. Il reçut en 1899 le prix Vilet, donna des romans à l'Echo de Paris, au Journal. En 1911, il remplaça le Vicomte de Vogüé à l'Académie. On put dire qu'avec lui le symbolisme entraît à l'Académie. M. de Régnier et le symbolisme l'avaient bien mérité.*

*Son activité depuis lors s'est à peine atténuée. Il tient la rubrique des lettres au*



Figaro, dirige une collection de romans aux éditions Albin-Michel, est membre de plusieurs jurys littéraires. Il marche dans une gloire un peu solitaire.

\* \* \*

Une revue fit récemment cette enquête : *Le Symbolisme est-il mort ?* Il me semble avoir répondu en termes plaisants, ce qui me surprend et m'attriste.

La réaction actuelle contre le symbolisme est indéniable. Mais une réaction n'est pas l'indice d'une mort. On croyait le romantisme mort, qui depuis... A côté d'éléments éphémères, le symbolisme était fait de quelques principes éternels. Je ne dis pas que ces principes, il les ait le premier découverts ; mais il en a mis certains en valeur le premier.

On retrouve ces divers éléments dans l'œuvre de M. de Régnier. Le symbolisme, sans M. de Régnier, m'apparaît mal. Mais je vois assez bien M. de Régnier sans le symbolisme. Il a suivi une courbe harmonieuse, sans léser son originalité. La Pêche-

resse est aussi personnelle que *La Gardienne*, mais sa saveur plus persistante.

*M. de Régnier est peintre et évocateur. La richesse de sa forme, nette et étrange, laisse le jeu libre au songe et à l'intraduisible. Toutes les voix ont chanté dans la sienne, et c'était toujours sa voix. Il est celui qui frappa les plus beaux vers depuis Baudelaire. Maître de plusieurs générations, il a influencé plus d'un poète en vogue aujourd'hui et qui l'ont renié. Je cite Apollinaire.*

*Ses romans ont un charme nombreux. Ecrits pour le plaisir de l'auteur, ils sont capricieux, multiples et délicats. Aucun personnage n'en est banal. Une humanité singulière s'y agite sans violence, avec des élégances exquisés, une allure de Watteau tragique, avec, surtout, une grande mélancolie. Ce que, pour moi, j'en aime le mieux, c'est qu'ils apparaissent peu vivants.*

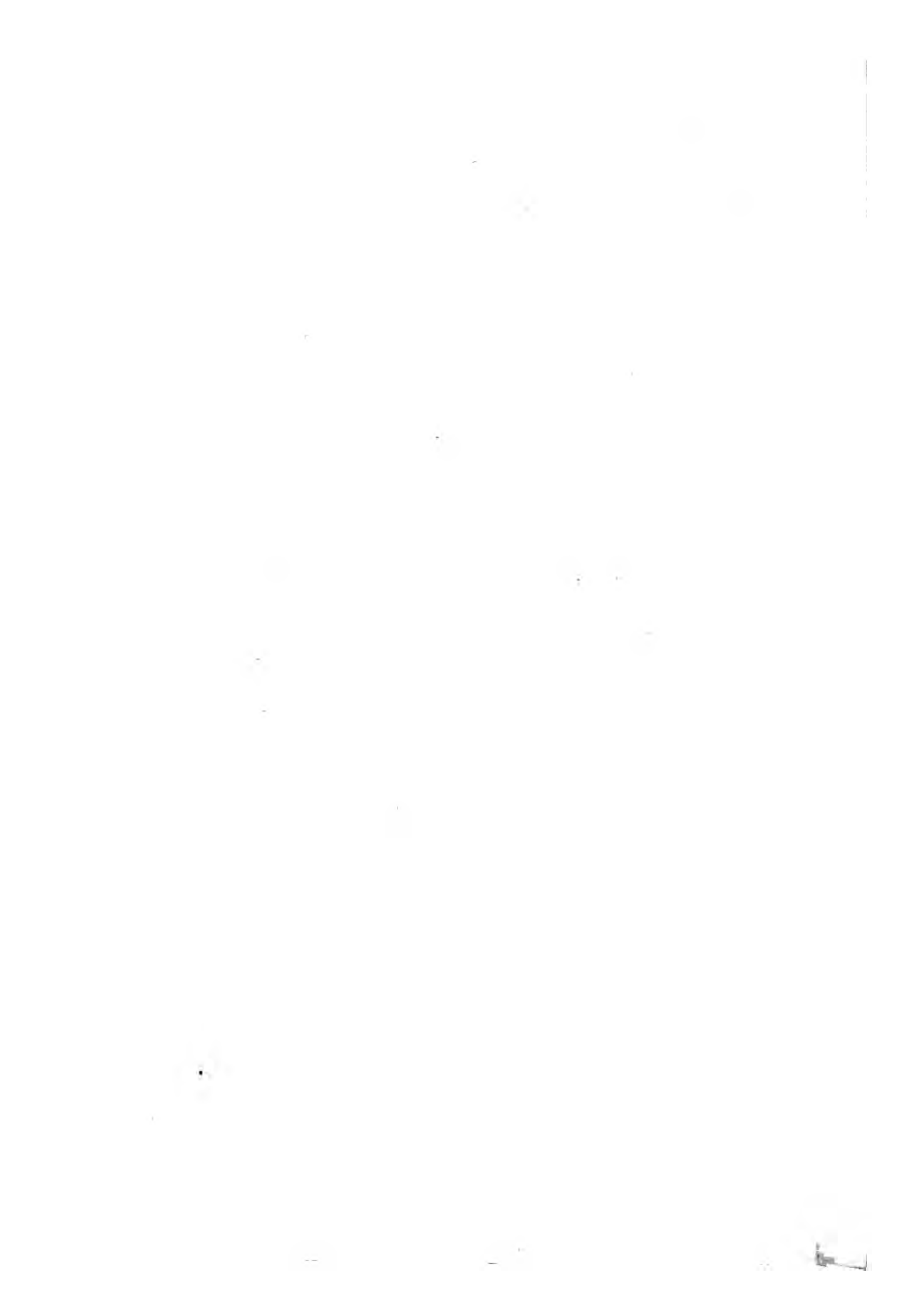
*M. Henri de Régnier est une des plus nobles figures d'aujourd'hui. Son élégance, sa discrétion, son ton hautain et triste qui*

*l'apparente à Vigny, c'est pour cela d'abord, si rare aujourd'hui, qu'il a droit à l'admiration de la foule et de ses confrères, tournés vers la politique.*

*M. Henri de Régnier est un très bel exemple.*

Marcel ARLAND.

---



## LES PETITS MESSIEURS DE NÈVRES

A MARCEL SCHWOB.

### I

*De Mme la Duchesse de Nèvres à Mme la  
Comtesse de Saint-Sabin, Chanoinesse  
du Chapitre de Poulangis.*

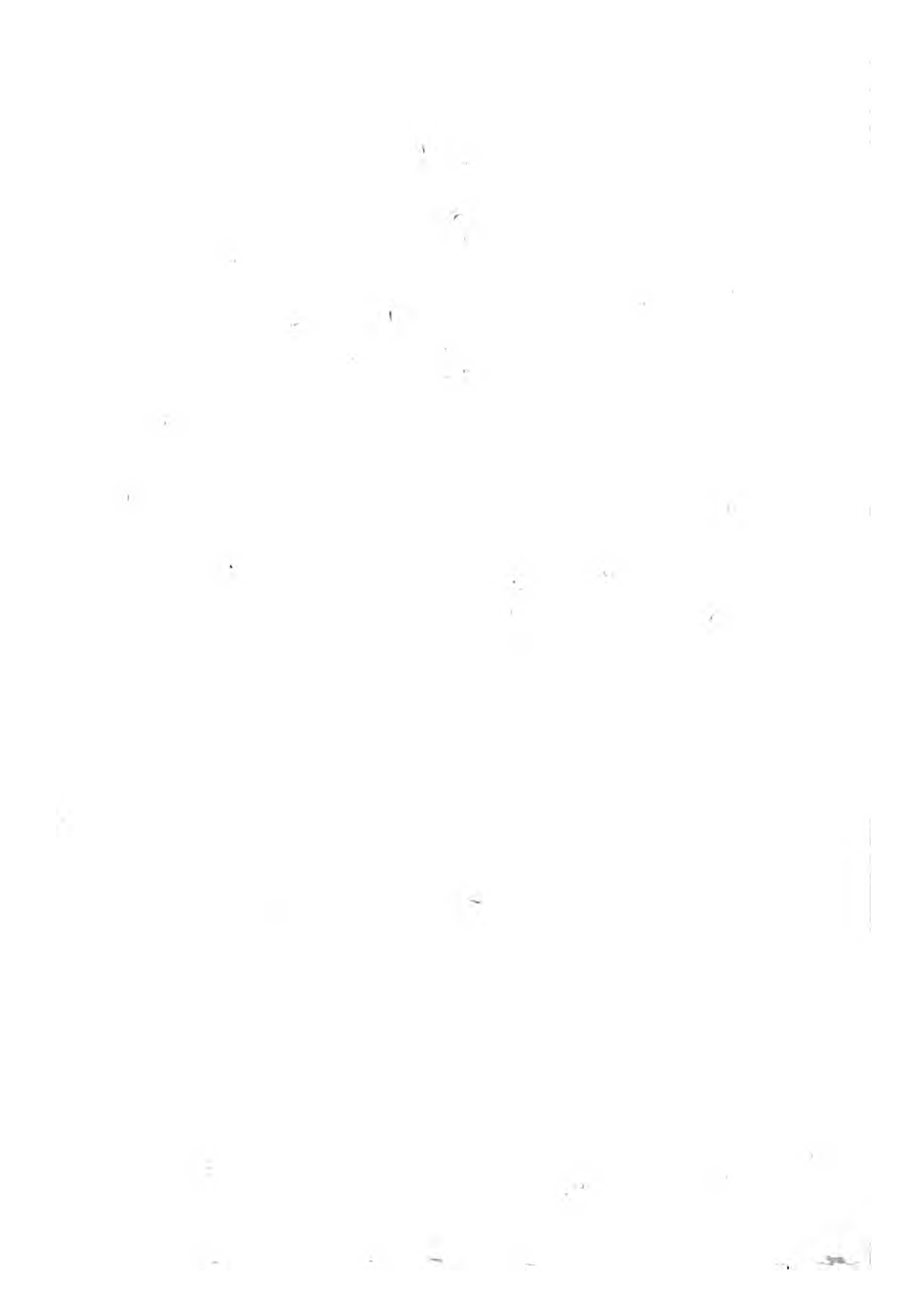
Ma bonne sœur, tout ce que vous me dites de M. l'abbé Bautour me laisse penser qu'il convient en tous points à l'usage qu'en veut faire M. le duc. Envoyez-le nous aussitôt que vous pourrez. Je me félicite encore de l'idée que j'ai eue de m'adresser à vous qui, mieux que personne, êtes capable de lire un caractère, d'en démêler les aptitudes, d'en avoir une vue nette et sage. Comme je vous envie cette liberté d'esprit qui vous place au centre des choses en un parfait équilibre et en posture de les discerner clairement ! J'ai toujours

admiré votre profonde connaissance des hommes. Elle ne tient pas seulement à votre état qui vous fait libre d'eux tous, mais aussi à la qualité d'un jugement exquis que vous portez partout et qui vous garantit contre les surprises du monde. Je n'ai rien en moi à vous comparer. J'ai toujours été dupe de mon sentiment, quitte à en reconnaître ensuite les erreurs, si bien que je n'eusse pas voulu, en la matière dont il s'agit, régler un choix si délicat sans le soumettre à votre autorité. La grande idée que je me fais de la Religion m'a communiqué envers ses ministres un respect dont je ne me saurais départir jusqu'à décider en moi-même de leurs mérites. Celui de M. l'abbé Bautour me paraît d'autant plus assuré qu'il se fonde sur votre approbation. Mon mari entre de moitié dans mes sentiments et me charge de vous témoigner sa gratitude ; vous y mettriez le comble en venant passer quelque temps en notre province. Nous n'en quittons guère le séjour et votre présence y apporterait un agrément particulier. Vous y

trouveriez beaucoup de repos, un air salubre et bonne compagnie, et vous y pourriez aussi prendre les eaux, car il en coule de fort efficaces presque au bout de nos jardins. Nous en avons aménagé la source qui filtre d'un rocher naturel et remplit la coupe que lui tend une Hébé de marbre. Venez en goûter la vertu, et, assises aux pieds de la jeunesse éternelle, nous y deviserons de la nôtre et du temps heureux où naquit entre nous cette invariable tendresse qui est le plaisir de ma vie et le premier bien de mon cœur.







## II

*De M. Baulour, prêtre, docteur en Sorbonne,  
à M. Le Tilleul, médecin de la Faculté  
de Paris.*

Vous me demandez, Monsieur, d'ajouter quelques détails à ceux qui vous sont parvenus ici du funeste accident qui est arrivé au fils de M. le duc. Vous avez plus droit que quiconque à être satisfait sur ce point, car ayant vu naître M. le comte de Nèvres, il est juste que vous soyez instruit des circonstances malheureuses où il a trouvé la mort. Votre dévouement à l'illustre maison que nous servons tous deux vous rendra pénible le récit d'un événement qui l'atteint en ses plus belles espérances et, sans les anéantir complètement, les reporte sur une tête bien jeune et sujette à plus d'un risque. Cette noble famille, frappée en sa fleur, ne survit que dans le rejeton qui lui reste. C'est à lui

que revient la charge d'en continuer le nom et d'en assurer la gloire. Il en est à présent l'unique support. Puisse le Seigneur nous rendre en M. le chevalier ce que nous avons perdu en M. le comte, le spectacle de toutes les perfections, la promesse des plus grandes destinées !

Lorsque M. le duc, sur l'avis de M<sup>me</sup> la chanoinesse de Saint-Sabin, m'appela à diriger l'éducation de son fils aîné, et qu'après avoir imploré le secours des lumières divines j'en acceptai la tâche difficile sans en prévoir l'issue funeste, je partis sur l'heure pour la terre de Belles-feuilles où résidait M. le duc de Nèvres. Il s'y retire, comme vous savez, avant l'été et n'en sort qu'aux fins de l'hiver. L'interval se passe à la ville, où M. le duc expédie alors les affaires de son gouvernement, préside l'assemblée, pourvoit aux cas en suspens. Ce court espace suffit aux devoirs de sa charge qu'il remplit avec beaucoup de soin et une grande exactitude. Nulle province mieux ordonnée que la sienne. Chacun, à vrai dire, tremble devant lui et le subit sans réplique. Les im-

pôts rentrent aux caisses avec régularité. Les corvées s'accomplissent comme d'elles-mêmes. La maréchaussée et le guet font merveilles par les rues et les routes. Les vagabonds et les croquants se tiennent à bonne distance et n'ont garde de se hasarder à une justice qui ne leur marchande point les menottes ou la potence. Aussi les bourgs et les villages vivent-ils en paix. Chacun sa fait petit devant un aussi grand caractère que celui de M. le duc. On salue bas son carrosse et personne ne s'aviserait d'y mettre bâton à la roue.

M<sup>me</sup> la chanoinesse de Saint-Sabin m'avait instruit de ces particularités et m'avait engagé à répondre par une prompte venue au choix qu'on faisait de moi. Si mon habit me mettait hors de l'atteinte des boutades de M. de Nèvres, mon emploi me soumettait à son désir et il valait mieux le prévenir qu'y tarder. La moindre hésitation à s'y rendre produit en lui de brusques soubresauts dont les contrecoups se sentent rudement.

L'aspect même de M. le duc, comme vous savez, avertit des dangers de sa na-

ture. C'est toujours un assez gros homme, de forte carrure et de haute prestance. Son visage osseux et sanguin ressort dans une ample perruque grise. Il a la jambe fine et la main belle, une grande aisance de manières et une exacte politesse, et ce noble équilibre ne se rompt que par des colères subites et par les âpres juréments dont il poursuit, la canne levée, ceux qui les ont provoqués. Si la qualité des coupables le force à modérer les mouvements de sa bile, l'irritation que lui cause cette retenue donne à son mécontentement une durée singulière. Alors, de brutal, il devient rancunier, et on n'y perd rien. Un grand luxe est répandu sur ses habits. Il l'étend à son logis, à sa table, à ses équipages, qu'il veut fort magnifiques en tout. Aussi ses grandes dépenses à la cour avaient-elles dérangé sa fortune. Il en fait encore une fort considérable en sa province, où il s'est retiré avec l'assentiment du roi pour y restaurer son bien en en modérant l'emploi. Ainsi diminué, l'état de sa maison, tout en restant conforme à son rang, l'est

moins à ses goûts, qui sont fastueux à l'excès.

M<sup>me</sup> la duchesse, par contre, vit fort simplement. Sa beauté, qui a été étincelante, brille encore d'un doux reflet. Elle use moins de sa figure et de son port pour éblouir que pour charmer. La première fleur de son visage a passé, mais il sort de sa personne un parfum de grâce qui ne passera pas, car le principe en est dans le bien d'une âme pure. L'ajustement de M<sup>me</sup> de Nèvres témoigne d'un souci délicat de donner au siècle un exemple de réserve et de dignité. Sa conversation est mesurée, son maintien modeste et noble. On y sent l'usage du plus grand monde et la pratique des vertus. Son mérite domestique est admirable. Les orages de M. le duc la battent de leurs secousses. Elle les supporte avec résignation. Sa fidélité à ses devoirs d'épouse la soumet à son mari corps et âme. Il use de tous deux mettant l'un à l'épreuve de son humeur, l'autre au service de son instinct. L'âge n'y a rien changé.

Très porté au goût des femmes et les



voulant toutes trouver en la sienne, il y est terriblement assidu. Il l'a beaucoup aimée et continue à l'aimer beaucoup pour la secrète mortification de la pauvre dame, confondue de la persévérance de cette ardeur que rien n'a lassée, pas même un usage de quinze années, la nuit et souvent le jour, quand l'envie lui en prend et cela, plus d'une fois, presque au vu et su de tous et, je puis dire, presque sous mes yeux, si j'en juge par les fâcheuses postures où il m'arriva de les surprendre, sans que M. le duc s'en embarrassât le moins du monde.

Quant à elle, elle gémit qu'il ne se fatigue pas d'avoir plaisir à son corps et d'en tirer parti, non content d'en avoir produit les deux fils qu'il faut au maintien d'une maison, l'un pour en soutenir le nom, l'autre pour l'étayer au cas où l'aîné viendrait à manquer, soit par quelque infirmité naturelle, soit par quelque circonstance fortuite.

C'était pour aider M. le comte à porter dignement le fardeau d'un si beau devoir que j'étais mandé auprès de lui. J'avais



fort à cœur cette entreprise où je comptais acquérir grand honneur au regard de Dieu et des hommes, et je brûlais d'être en face de mon jeune élève. Durant le voyage, je méditais mes devoirs envers lui et je tentais d'imaginer comment il pourrait bien être et quelles ressources je trouverais dans son esprit et dans son cœur, mais le hasard voulut qu'avant de faire la connaissance de M. le comte je fisse d'abord celle de M. le chevalier, et d'une façon assez singulière et imprévue pour que je vous la rapporte en son détail.

Le chemin de Paris à Landal est assez long, mais l'heureuse saison d'un bel été, le bon état des routes, l'exactitude des relais nous le firent parcourir en cinq jours sans incident remarquable. La cuisine des auberges où nous passâmes eût valu qu'on s'y arrêtât. Tout le long de la route j'ai été vivement frappé de la mine de prospérité qu'offre le royaume ; j'y ai senti les bienfaits d'un grand règne. Puisse Dieu nous conserver longtemps un Roi dont la grandeur prend soin des petites gens du bonheur de chacun et de mêler à sa

gloire les bénédictions de tout un peuple ! De Landal, où je pris quelque repos, je prévins M. le duc de mon arrivée à sa terre de Bellesfeuilles où je devais me présenter le lendemain dans l'après-midi, ayant disposé mon départ pour le matin.

Mon bagage chargé à l'arrière d'une charrette que conduisait un voiturier, nous partîmes au trot d'un vieux cheval. Je lisais mes heures et le chemin passait quand, à une montée, je fus tiré de ma rêverie par la voix du conducteur qui me montrait du bout de son fouet les hautes toitures de Bellesfeuilles qu'on apercevait au loin. J'en regardais l'aspect, lorsque, tout à coup, des bords de la route, tomba sur nous une grêle de pierres. L'attaque fut si brusque que j'y perdis mon bréviaire, à la grande joie de la bande des galopins qui criaient en gesticulant et sans cesser de nous lapider. C'étaient des petits fripons de huit ou dix ans, rougeauds et déguenillés, postés là au passage, et qui apportaient à leur jeu une adresse redoutable. L'un d'eux contrastait singulièrement avec ses cama-

rades. Il était accoutré d'habits fort riches, mais en lambeaux, dont les galons d'or pendaient. Ses bas lui tombaient sur les talons ; la plume de son chapeau était cassée et il traînait derrière lui une longue épée. Sa figure riait, barbouillée de mûres, et, les jambes écartées, les bras en l'air, il semblait commander l'échauffourée. Un caillou pointu qu'il lança avec roideur atteignit le vieux cheval essoufflé qui, du coup, partit au galop, poursuivi par les huées des jeunes vauriens. La descente était rude et nous risquions de nous rompre le cou. Je me cramponnais de mon mieux et ce ne fut qu'au bas de la côte que je pus rajuster ma perruque et apprendre que ce jeune maraudeur n'était autre que M. le chevalier.

Cette rencontre me donna à réfléchir. Ma tâche m'apparut fort délicate, pour peu que je dusse retrouver en M. le comte cette ardeur belliqueuse dont je venais d'éprouver en son frère le précoce effet et qui, bien que l'indice d'un noble sang, avait de quoi me causer plus d'un tracas.

M<sup>me</sup> la duchesse me reçut avec beaucoup

de bienveillance et M. le duc, qui m'avait introduit auprès d'elle, me proposa de faire, sans plus attendre, connaissance de mon Télémaque.

M. le comte était au manège. M<sup>me</sup> la duchesse s'excusa de ne nous y pas accompagner sur le trouble que lui causait la vue de ces exercices violents et dont elle ne supportait le spectacle qu'avec tremblement. Elle se retira dans son oratoire et nous sortîmes dans les jardins. Ils étaient vastes et bien tenus. L'odeur des fleurs plantées s'y mêlait à celle des forêts qui étaient proches. M. le duc était plus chasseur que jardinier. Il préférait, si l'on peut dire, les boutoirs aux boutures, les ramures aux rameaux, et mettait au-dessus de tout le plaisir de forcer un cerf ou l'exploit de servir un sanglier.

Nous longeâmes l'orangerie et la pièce d'eau et nous traversâmes le jeu de paume pour arriver au manège découvert où s'exerçait M. le comte. C'était un grand espace sablé, entre des vertugadins de gazon. Au centre, un écuyer, la chambrière à la main, dirigeait l'allure d'un grand



cheval bai qui tournait autour de la piste tantôt au galop, tantôt au pas et que montait M. le comte, à qui notre venue fit mettre pied à terre.

De loin, et avant de distinguer sa figure, je remarquai la petitesse de sa taille. Sa démarche était inégale, non qu'il boitât, mais ses jambes faibles semblaient avoir peine à le porter et sa hanche fléchissait légèrement ; il était malingre de corps, une épaule plus haute que l'autre, mais d'un charmant visage, timide et doux et d'un teint de fille d'une délicate pâleur. Il tenait de ses longues mains maigres une cravache en tresse d'argent et paraissait si essoufflé qu'il avait peine à parler. Il bégayait, en outre. Je considérais sa chétive personne et je la comparais au puissant cheval d'où elle venait de descendre. On ramenait justement la bête aux écuries et elle passa près de nous. J'en admirai les proportions monumentales et la crinière divisée en petites nattes, mais j'imaginai mieux sur son dos un robuste seigneur de la sorte de M. de Nèvres qu'un mince jeune homme de la

tournure de son fils qui ne me paraissait guère fait pour un pareil exercice et n'y avoir que peu de goût.

Son penchant, en effet, comme je l'appris assez vite, était plutôt indolent et pacifique. Il aimait les livres et montrait du langage un sens très fin et très naturel, bien que sa difficulté à s'exprimer lui en rendît la pratique assez malaisée. Il joignait à une prompte vivacité d'intelligence une aimable douceur d'esprit, beaucoup de raison même, le désir de savoir et une curiosité sincère des choses de la religion et de l'histoire. Cette belle nature se parachevait d'une patiente docilité.

Il lui en fallait pour supporter l'humeur de M. le duc. Elle se manifestait âpre et bougonne à le voir ainsi chétif et mal venu. M. le duc détestait en ce corps débile une injure permanente à ses espérances, un obstacle à ses visées, et il enrageait de ce contre-temps qui narguait son orgueil. Fier d'avoir mené haut sa maison, il en aurait voulu transmettre les titres à qui eût pu en augmenter l'éclat et poursuivre cette grande tâche héréditaire dont il

avait été l'ouvrier le plus acharné. En homme d'expérience, il savait l'avantage, pour une pareil besogne, d'un corps vigoureux. L'âme y est plus à l'aise et y prend des moyens d'agir ; sans compter que maintes fois l'aspect seul de la force dispense d'en faire usage. Rien, mieux qu'elle, non plus, ne nous préserve des méchants ; elle nous permet même de gagner sur eux, car la fortune, en les comblant d'ordinaire outre mesure, fait d'eux la juste pâture de nos légitimes reprises.

Ces considérations poussaient M. le duc à ne rien négliger pour faire de son fils l'outil de ses ambitions paternelles. Il allait jusqu'à forcer en lui la nature, et cela, avec un entêtement aveugle, sans voir les dommages qu'il risquait de causer à ses espoirs et à ses projets.

Je ne doute pas qu'une pareille éducation, toute virile et énergique, eût porté de beaux fruits, si elle ne se fût point attaquée à un tempérament si éloigné de tout ce qu'elle exigeait de lui. Elle n'avait pas où se prendre. Le corps et l'âme n'y étaient point et se dérobaient



par une fuite continuelle. On gagnait peu à les vouloir contraindre ainsi. Ce qui n'était, au début, qu'éloignement devint vite répugnance. Il ne fallait rien moins que l'exigence de M. le duc pour plier une disposition si contraire. Tout, en M. le comte, était rebelle malgré lui. Sa naissance lui avait donné une âme timide dans un corps débile et M. le duc s'acharnait à vouloir fortifier l'une et l'autre. Par des exercices violents, il s'efforçait de durcir cette chair délicate, de refaire ces os flexibles, d'enrichir ce sang pauvre, d'aiguiser un appétit toujours médiocre. Nourri, à contre cœur, de fortes viandes, abreuvé de vins pétillants, sollicité d'épices, l'estomac restait inerte ou devenait capricieux, mais sans profit pour le bien général du corps qui s'obstinait malingre et déjeté, sans croissance et rachitique.

On poussait l'homme avant l'âge en M. le comte. Il demeurait froid et indifférent et, quoique en état d'éprouver des désirs, il n'en ressentait aucun. Les chambrières de M<sup>me</sup> la duchesse y perdirent leur peine, et quelque hardiesse qu'elles y missent, assu-

rées de l'assentiment secret de M. le duc à encourager toute privauté qui eût pu être un indice en M. le comte de quelque penchant à la galanterie. Ni les gorges complaisamment découvertes, ni les jupes coquettement troussées, ni aucune des petites grâces par lesquelles les femmes ont coutume d'attirer l'attention sur leurs charmes n'émurent les regards de ce jeune Hippolyte.

Les fatigues du cheval et de la chasse l'accablaient également. On lui imposait le supplice de la forêt et du manège, mais au lieu de lui en faciliter la pratique, on la lui rendait odieuse. On lui réservait les chevaux les plus fougueux, et c'est sans haleine, les membres rompus, qu'il arrivait au bat-l'eau du cerf ou à l'hallali du sanglier.

Entre temps, il restait peu d'heures pour l'étude. M. le comte y montrait des dispositions surprenantes, mais des jours entiers se passaient sans qu'il eût le loisir d'y donner cours. Sa tâche se réduisait presque à rien, écourtée et intermittente, sans action fixe et sujette aux hasards



des cavalcades et des laisser-courre. A peine le livre ouvert, on nous interrompait. Il fallait sauter en selle ou emboucher la trompe. A cela, M. le duc ne voulait entendre aucune raison. J'essayai de lui représenter respectueusement le danger d'aller ainsi à contre-sens. Les durs sourcils se fronçaient à mon discours, la bouche grimaçait un sourire dédaigneux, les bottes éperonnées frappaient la dalle du talon. A ces signes d'impatience, je me taisais pour continuer à part moi le raisonnement.

M<sup>me</sup> la duchesse entraît dans mes vues et les soutenait, mais son appui restait inefficace à rompre l'entêtement de son mari, qui demeurait intraitable. Le mal empirait de jour en jour par des signes auxquels M. le duc restait aveugle. Les funestes marques du régime où M. le comte était soumis eussent dû avertir le moins avisé qu'il était temps d'y mettre un terme, mais M. de Nèvres redoublait les nourritures substantielles, les chevaux rétifs, les courses plus longues. A l'équitation, on ajouta la voltige, et c'était pitié de voir M. le comte y risquer ses

faibles os. Il en revenait couvert de sueur et de poussière, hébété et à demi-mort. Sa timidité augmentait à mesure qu'on exigeait d'elle ce que la hardiesse la plus déterminée eût eu peine à fournir. Il marchait l'échine courbée et la tête furtive. Le moindre bruit le faisait sursauter. Il vivait en une sorte d'appréhension maladive et en une grande mélancolie.

Je songeais tristement à tout cela dans les allées du jardin où j'avais coutume de me promener. Elles étaient peu sûres. M. le chevalier les infestait de sa présence. Toujours accompagné d'une bande de polissons de son âge, il n'était de vilains tours dont ils ne fussent capables. Ils pillaient les vergers et troublaient les basses-cours, remplissaient le village où ils s'échappaient de cris et de coups. Les jours de chasse, en l'absence de M. le duc, ils envahissaient la maison et se répandaient dans les jardins. M<sup>me</sup> la duchesse, épouvantée, regardait de sa fenêtre les petits bandits qui se bouscuaient, jetaient des pierres, poursuivaient les paons, faisaient mille tapages d'où M. le chevalier ne ren-



trait guère sans écorchures et sans horions, les cheveux en broussaille, la figure saignante, les mains terreuses, sentant l'écurie et le haillon. M. le duc fermait les yeux sur ces désordres, trouvant sans doute qu'ils servaient ses desseins, et, l'âge venu, trouveraient leur emploi aux aventures périlleuses qui sont le lot naturel des cadets de famille dont tout le devoir est de contribuer à l'illustration indirecte de leur maison et à qui n'incombe pas le soin d'en assurer la descendance et d'en perpétuer la suite. M. le chevalier sévissait donc en paix, M. le duc complaisant, M<sup>me</sup> la duchesse épouvantée.

Quand il dormait, elle prenait à son repos le courage d'aller le contempler. Elle écartait les rideaux et se penchait sur son lit. L'enfant couchait nu sur les draps, musclé déjà comme un petit Hercule et ronflant comme un homme. On eût dit que tout le mouvement du jour animait encore son sommeil. Il dormait les poings fermés.

M. le comte reposait d'un sommeil trouble et inquiet, agité de rêves. Parfois

même il se levait la nuit et venait jusqu'à ma chambre comme un fantôme, dont il avait la maigreur. Il semblait fuir des pensées douloureuses. Je le reconduisais doucement à sa couche sans le réveiller.

Nous le fûmes tous un matin par un brusque concert de cors qui nous mit debout à l'aube. C'était l'ouverture des grandes chasses d'automne. M. le duc en fêtait le retour chaque année par de nombreuses assemblées. Le château, plusieurs jours à l'avance, se remplissait d'hôtes de marque. On se préparait à découpler les chiens à la suite des sangliers et des cerfs. Leurs fumées soigneusement relevées avertissaient de leur présence. Les meutes aboyaient au chenil ; les chevaux piaffaient aux écuries.

Le matin attendu était arrivé. Les cors sonnaient dans la cour d'honneur et les chasseurs ne tardèrent pas à paraître au perron. M. le duc sortit le premier. Il portait un grand habit rouge brodé d'argent, avec la trompe en sautoir, un large tricorne à ganse d'or sur sa perruque grise. M. le comte l'accompagnait, et le



reste de la compagnie vint ensuite. Les dames, en cornettes de nuit, se penchaient aux fenêtres pour voir partir l'équipage. Quelques-unes suivaient la chasse. Elles furent en selle les premières. C'était un fort beau spectacle, galant et pompeux. Une dernière fanfare sonna le départ, si forte et si âpre que le genet de M. le comte prit peur et se cabra. Je le crus à bas ; il n'en fut rien, mais il perdit les étriers et ce fut retenu des deux mains à la crinière et presque désarçonné qu'il prit son rang et passa la grille avec les autres.

Un grand silence suivit ce tumulte. Les croisées se refermèrent une à une et on n'entendit plus que les cris séditieux de M. le chevalier qu'il avait fallu retirer d'entre les pieds des chevaux et qui se débattait aux mains de deux valets chargés de le maintenir et contre qui il portait de grands coups de tête, exaspéré de la violence qu'on lui faisait et écumant en sa petite rage.

Hors cela, la journée se passa assez tranquille. Les dames se réunirent aux

jardins et s'y divertirent, tant aux jeux des bagues qu'aux plaisirs de la conversation. J'eus l'honneur, m'étant mêlé à elles, d'en entretenir quelques-unes et particulièrement M<sup>me</sup> la duchesse, qui voulait bien goûter mes propos et avoir mes avis en maintes choses, dont quelques-unes fort délicates où parfois elle réclamait le secours de mes conseils. Souvent l'entretien prenait un tour tout à fait intime. Elle me soumettait ses scrupules au sujet de M. le duc, dont l'importunité amoureuse ne souffrait pas de refus. Je tâchai de la rassurer et d'étendre le plus possible la limite de ses devoirs. Je calmai ses soucis d'épouse et ses transes de mère.

Elles étaient grandes. La santé de M. le comte en était la cause et elle ne se lassait pas d'y revenir. Elle m'en entretenait justement encore quand, le jour baissant, l'heure arriva que ces dames rentrassent ajuster leur parure pour le repas du soir qui devait avoir lieu au retour du vautrait. M. le duc déployait à ces festins une grande magnificence. Les fatigues de la chasse n'avaient prise sur

ses membres, pas plus que celles de la table sur son estomac et son cerveau. Beaucoup résistaient moins bien à l'une et à l'autre, mais il tirait de ce spectacle un secret plaisir. Son appétit vigoureux et subtil n'estimait pas moins la qualité que la finesse. Il aimait ce divertissement de bouche. Il se réjouissait pour goûter l'arôme des vins, la succulence des mets, la saveur des épices, de la présence de femmes richement parées. La vue de leurs atours complétait la joie matérielle qu'il prenait à vivre, et M<sup>me</sup> la duchesse en terminait l'ébat à ses dépens.

Ma sobriété naturelle et mon habit m'éloignaient de ces fêtes ; M. le duc m'en dispensait, disant qu'une ode d'Horace suffisait à ma gourmandise et que je préférerais le Falerne du poète en son amphore d'argile aux crus de sa cave en leurs bouteilles de verre.

Je continuais donc à me promener par les jardins, qui étaient délicieux au crépuscule. J'agitais des pensées diverses. L'eau des bassins était belle et sombre et je m'égarai assez loin, si bien que la nuit

était venue quand je pris le parti de revenir vers le château.

Les grandes fenêtres brillaient illuminées et je pensais au plaisir de goûter, loin des grandeurs du monde, le petit repas de viandes, de fruits et de friandises que M<sup>me</sup> la duchesse faisait monter dans mon appartement, les jours de gala. Je gravis le perron et j'ouvris la porte du vestibule. Un spectacle inusité frappa ma vue. La vaste galerie était pleine de monde et il en sortait un bourdonnement de voix basses. Une sorte d'agitation muette mêlait des groupes singuliers. Des valets de chasse à bottes boueuses coudoyaient des seigneurs galonnés.

Quelques paysans se tenaient debout, les bras ballants ou joignant leurs mains rugueuses avec des gestes d'épouvante. On se pressait ; il faisait chaud. Un vieil homme qui avait ôté sa perruque essuyait son crâne chauve. Tous se poussaient vers la porte de la salle à manger grande ouverte et qu'ils obstruaient de leur masse. Deux marmitons, montés des cuisines, se haussaient sur un escabeau pour mieux



voir. Le long de l'escalier, des femmes se penchaient sur la rampe, à demi ajustées, le corsage ouvert, laissant pendre ses lacets de soie ; quelques-unes en linge, d'autres les épaules nues, celle-ci en jupon, celle-là, décoiffée, qui tenait à la main son petit soulier doré, toutes en désordre, précipitées là, au point de leur toilette interrompue. Parfois il se faisait un morne silence. Tous les signes d'un grand malheur étaient épars sur les visages.

Je profitai d'un écart causé par la sortie d'un valet portant un linge sanglant pour pénétrer dans la salle à manger. Le couvert était dressé sur la table étincelante. Les hauts candélabres répandaient une vive lumière sur les cristaux et les argenteries. On y respirait une odeur confondue de cires brûlantes, de viandes servies, de fruits, de cuir échauffé, de sueur de cheval.

A un bout de la table, sur la nappe et parmi le service renversé, M. le comte était étendu inanimé. Le médecin du château, penché sur sa petite figure pâle, avait mis à nu son corps maigre. Sa poi-

trine osseuse et étroite bombait et, au flanc, près des côtes, une plaie saignait. Le sang, de la nappe rougie, tombait en gouttes sur les dalles.

Devant ce lamentable spectacle, M. le duc était debout, nu-tête, et M<sup>me</sup> la duchesse à genoux. Ses beaux cheveux inondaient sa gorge. L'accident l'avait surprise à demi dévêtue, et elle était accourue telle quelle, en chemise, et elle ne cessait de pleurer.

Je compris à un geste du médecin toute l'étendue du malheur. Son oreille penchée sur la poitrine moribonde se releva. La plaie s'arrêta de saigner. Un frisson parcourut la chair décolorée. Les paupières baissées s'ouvrirent toutes grandes et les yeux vitreux regardèrent sans voir. La main étendue au hasard rencontra un fruit qui avait roulé jusqu'à elle d'une jatte renversée et y crispa ses doigts. Les ongles firent jaillir le jus.

M. le comte venait de trépasser.

Chacun se taisait et je regardais au mur un grand tableau qui y était pendu et où était peint, dans un paysage, un san-



glier bourru décousant de son boudoir un Adonis adolescent.

Telle fut la fin tragique de ce jeune homme et ainsi tomba l'espoir d'une maison. M. le duc n'a rien laissé paraître en ses paroles de sa douleur, mais le changement de son visage la dit mieux que les plus vives lamentations. Il est impossible qu'il ne s'impute point une part de ce terrible malheur. S'il avait laissé M. le comte suivre son gré, qui était pacifique et méditatif comme l'ordonnaient les dispositions de son corps qui, encore que délicat et chétif, eût suffi à une existence mesurée, nous n'aurions pas à déplorer cette perte irréparable dont M<sup>me</sup> la duchesse a ressenti l'amertume avec toutes les marques du plus grand désespoir. M. le chevalier lui-même s'est montré comme stupéfait de cette mort, mais bientôt il a repris ses divertissements accoutumés, dont l'un même causa une vive alerte, car, ayant voulu chevaucher un des sphinx de bronze qui sont au bord de la pièce d'eau, il en glissa et y tomba, au grand risque de s'y noyer, si on ne l'eût

tiré à temps de ce mauvais pas. Cet avertissement semble avoir beaucoup affecté M. le duc. Le séjour des champs et les libertés qu'il comporte facilitent en M. le chevalier cette dangereuse pente où le précipite le torrent de sa nature qui est tempêteuse, brusque et furieuse. M. de Nèvres a senti qu'il importait de surveiller étroitement cette difficile croissance et il a pensé que le séjour de Paris serait plus favorable à ses projets. Aussi vient-il de traiter pour son gouvernement de la province et se prépare-t-il à reparaître à la Cour, si le Roi lui veut bien continuer ses bontés ou retourner vivre privément dans son hôtel de la rue Beautreillis, dont la clôture bornera les ébats de M. le chevalier à la jouissance d'un quinconce et à l'usage d'un boulingrin.

Quant à moi, la paix des champs m'a donné des idées de retraite. L'oraison funèbre que je fis de M. le comte de Nèvres dans l'église de Landal a attiré sur moi l'attention de notre Evêque qui, pour m'attacher à lui, m'a offert un canonicat. J'y trouverai de grands loisirs et des

occupations réglées. Ma vie s'y bornera, et il ne me reste qu'à louer Dieu du tour qu'elle a prise. Les vêpres sonnent. Ma journée aussi va sur son déclin. Le soleil est oblique sur la campagne. J'en fréquente les chemins. Ils conduisent mes pas ; tout en marchant, je réfléchis et j'herborise. J'y satisfais ce goût commun des simples qui jadis nous lia d'amitié ; mais je n'en connais que les noms et les couleurs, tandis que vous savez en appliquer aux corps les effets bienfaisants et les vertus curatives.

### III

*De M. Le Tilleul, médecin de la Faculté de Paris, à M. Bautour, Chanoine de l'église collégiale de Landal.*

J'ai tardé à vous remercier de votre lettre, monsieur le Chanoine, et je suis heureux d'avoir différé d'y répondre, car j'y puis joindre le compliment qu'il y a à vous faire du canonicat dont vous a pourvu M. de Landal. La nouvelle m'en parvient juste comme je vous écris. Ce poste se devait à votre science et à votre vertu. Je les connaissais de longtemps, mais, si persuadé que j'en fusse, je prends plaisir à les entendre célébrer. L'occasion ne m'en manque point, car M<sup>me</sup> la duchesse de Nèvres ne tarit pas d'éloges à votre endroit. J'ai été appelé auprès d'elle peu après son arrivée à Paris, car les fâcheux événements dont vous m'avez

fait le récit, s'ils ont atteint l'âme, n'ont pas plus ménagé le corps.

J'y ai trouvé une extrême faiblesse que je tâche de combattre par des remèdes suivis, et je ne désespère pas qu'ils ne dissipent à la longue cette noire langueur où M<sup>me</sup> la duchesse s'est laissé tomber et que ne contribue pas à distraire l'humeur hypocondriaque de M. le duc. La perte cruelle qu'il a faite en la personne de son fils aîné en est le principe douloureux. Il la ressent âprement et s'en est ouvert à moi en toute franchise. Il souffre fort de voir sa lignée réduite à une seule tige aussi rugueuse et renflée de nœuds que la première était mince et fragile.

M. le chevalier est encore un enfant et son âge est loin de sa maturité. Il bouillonne en lui une sève étrange. Cette particularité n'a point échappé à M. le duc qui m'a confié le soin de cette santé précieuse et la charge d'en surveiller la poussée et d'en régler la culture.

Il fallait au plus tôt aviser aux moyens de tempérer cette ardeur de sang où M. le duc voit un risque perpétuel. Certes,



vous m'avez dépeint M. le chevalier comme un assez rude garnement, mais sa conduite a dépassé ce que votre lettre avait pu m'en laisser prévoir.

Avant d'agir efficacement sur cette nature, n'était-il pas raisonnable d'examiner à fond la constitution de notre sujet, afin de déterminer la route à suivre et d'établir le régime où il serait utile de le soumettre ? Ainsi fis-je, et, le jour pris, je demandai à M. le duc de m'adjoindre, à son gré, quelques-uns de mes confrères, dont les lumières pussent renforcer ou combattre les miennes, afin qu'il trouvât dans nos débats mêmes la raison de sa confiance, et qu'une fois le choix fait de l'un de nous il s'y tînt fermement. M. le duc acquiesça à ma demande et sans me rien dire, au contraire de ce que j'attendais, sur qui il comptait appeler il fixa notre congrès au lendemain.

A l'heure convenue comme avant de franchir la porte de l'hôtel de Nèvres je tournais la tête à un bruit de roues je vis s'avancer le carrosse de M. Lobau.

M. Lobau n'est pas homme de mon



acabit ni médecin de ma confrérie. Ses doctrines ne me vont guère ; il est fort entiché de nouveautés et les plus scabreuses ne lui répugnent pas. En outre il affecte des airs à la mode et semble craindre d'être pris pour un de notre profession. On le dirait aussi bien maître à danser qu'à guérir et la pochette lui siérait mieux que la trousse. Il porte manchettes et dentelles. Son habit gris à boutons de brillants me déplut dès l'abord et je lui eusse volontiers tourné le dos quand il descendit de son carrosse. Nous en étions là lorsque M. Dubon sortit de sa chaise que les porteurs rangeaient le long du trottoir. Il serait difficile de ne pas estimer l'art de M. Dubon et la rapidité de sa main, mais sa chirurgie fait tort à sa médecine et je préfère son adresse à son diagnostic. La recherche patiente l'investigation minutieuse l'intéressent peu. C'est un héros. Il ne pratique guère les sages lenteurs du siège, les travaux d'approche par lesquels on circonvient le mal. Il est homme de surprises et de coups de mains. Il donne tout de suite l'assaut.

Aussi ses réussites sont-elles brusques et ses échecs éclatants. Toute sa personne présente je ne sais quoi de prompt et de militaire. On s'attendrait à le voir pratiquer en cuirasse. Ses avis ont un air de commandement. Je me sentais tout rétif contre ce que ces messieurs pourraient dire et je pensais que la partie serait dure entre M. Lobau, M. Dubon et moi, quand je vis, avec une allégresse intérieure que rien ne saurait rendre, venir au bout de la rue mon illustre maître lui-même, l'auguste et vénérable M. Verduret. Il est la médecine en personne. Vous connaissez son respect des saintes traditions, son antique savoir, son inébranlable constance aux principes de la Faculté. Sa vieillesse, verte encore, a gardé en tout la pratique des vieux usages. A l'ancienne mode, il parcourt la ville, monté sur sa mule et revêtu de sa robe. On le connaît partout où il passe et il salue de son bonnet carré. Ainsi fit-il pour chacun de nous, et ce fut à sa suite que nous pénétrâmes dans l'hôtel de Nèvres, accompagnés de deux apothi-

caires que j'avais mandés pour renforcer notre docte cortège.

On nous mena droit à une grande salle où nous prîmes place autour d'une table, assis en de larges fauteuils. M. Verduret posa devant lui son bonnet carré et se coiffa d'un petit serre-tête de soie noire.

M. le duc entrant, nous nous levâmes. Je crus remarquer que mon maintien décent et l'aspect vénérable de M. Verduret l'impressionnaient plus favorablement que les grâces mondaines de M. Lobau et le port militaire de M. Dubon. Ces messieurs représentaient assez mal à ses yeux l'idée qu'il s'était faite des princes de la science de ce temps, et nos façons semblaient mieux répondre à son attente. Quand il nous eut mis au courant de ses craintes et qu'il nous eut exposé le secours qu'il réclamait de nos lumières ; répété combien la vie et la santé de M. le chevalier étaient désormais précieuses et combien il importait de leur imposer une sage direction ; qu'il se fut appesanti sur sa qualité d'héritier unique d'où dépendait l'avenir d'une grande maison ; qu'il se

fut plaint de cette circonstance à laquelle M<sup>me</sup> la duchesse pourrait encore remédier en lui donnant un puîné, ce à quoi il tâchait, mais qu'en attendant il importait d'assurer en son fils ce que sa nature lui avait fourni de bonnes dispositions à vivre, après tout cela, dont l'exposé nous tint longtemps à l'écouter, il ordonna qu'on introduisît M. le chevalier.

Depuis quelques instants déjà, un gros murmure s'entendait derrière la porte, comme si l'on se querellait, et M. le chevalier parut. Bien qu'il n'ait guère que onze ans, on lui en compterait davantage, tant il est formé, de taille avantageuse et de complexion robuste. Ce que nous vîmes mieux encore en le déshabillant pour l'examiner, car nous lui trouvâmes les membres bien attachés et tout le corps de bonne habitude. M. le chevalier se prêta d'assez bonne grâce à ce que nous voulûmes de lui. D'ailleurs, le costume de M. Verduret, son aspect vénérable, sa figure jaunie semblaient lui causer un grand étonnement que j'attribuais au respect involontaire que l'appareil de la



science impose aux plus ignorants. Il ne cessait de regarder la longue robe, les manches pendantes, le rabat de linge, les bésicles de corne et surtout le serre-tête de soie noire. Du bout du doigt il touchait le bonnet carré. Je profitais de sa patience pour écouter, l'oreille à son dos et à sa poitrine, le mouvement de ses organes intérieurs. Cela fait, nous le fîmes monter sur la table pour mieux reconnaître sa stature et l'architecture de son corps.

Sur un signe de M. Verduret, un des apothicaires s'approcha. Il tenait à la main une cornue de verre transparent où M. Verduret sollicita M. le chevalier de vouloir bien uriner, mais à cela rien ne le put résoudre, ni le commandement de M. le duc, ni aucune de nos instances. Il demeurait immobile, muet et entêté. Tout à coup, il se ravisa et déclara fort poliment qu'il ne pisserait point qu'on ne le coiffât du bonnet carré de M. Verduret et qu'on ne lui en chaussât les bésicles. Force fut d'en passer par où il voulait, et il nous rendit notre complaisance. L'ampoule de verre commençait à s'emplir quand, d'un

mouvement brusque, il se dégagea et d'un jet vigoureux, lancé en plein visage de M. Verduret, lui obscurcit la vue au point que celui-ci laissa tomber le vaisseau qui se rompit, et en même temps avec un grand rire, le polisson sautait d'un bond sur le plancher, et, évitant les apothicaires qui gardaient la porte, il s'échappait, tout nu, bésicles au nez, et bonnet en tête.

Quand nous eûmes séché les éclaboussures de cette politesse et que nous nous fûmes rassis autour de la table, M. Lobau se leva pour dire son avis : « Monsieur le duc, commença-t-il, l'examen que nous venons de faire de M. le chevalier me réjouit infiniment et vous avez tout lieu d'en tirer une grande satisfaction. Nul enfant ne me semble plus sain, plus dispos et même plus gaillard, si j'en juge par le trait sur lequel il nous a faussé compagnie. Ce sont d'excellentes et favorables dispositions qu'il faut laisser à la nature le soin de mener à bien au moyen de l'âge qui apportera son tribut de croissance et de force à une si heureuse complexion.



Les promesses de M. le chevalier passent l'ordinaire et mon sentiment est de s'en remettre à son tempérament sans prétendre en gouverner les caprices. J'estime qu'il a plu au ciel de destiner votre fils à une belle vie, en prodiguant à son enfance des ressources peu communes qui suffiront à en faire un homme de bonne prestance et de noble santé ».

Pendant le discours de M. Lobau, le vénérable M. Verduret ne cessait de me regarder. Je lisais dans son regard la joie goguenarde que lui causaient ces fadaises prétentieuses. La brusquerie de M. Dubon mit le comble à notre muet divertissement, quand il déclara, de sa grosse voix, qu'il n'avait rien à faire là ; que M. le chevalier se portait le mieux du monde ; qu'au lieu de le garder dans une étroite surveillance de tous les instants, il fallait le rendre à ses jeux dont il venait de nous donner un si bel échantillon ; le laisser s'ébattre au grand'air ; ajoutant que si, dans ces exercices, il survenait que M. le chevalier se rompît quelque membre ou se blessât de quelque horion, il aiderait

volontiers de son art à réparer les accrocs dus aux écarts d'un si beau naturel ; que son métier n'était point de prévenir les événements du corps, mais d'en réparer les dégâts. « Donnez-moi, disait-il, une bonne entorse que je la réduise, une bonne plaie que je la ferme, quelque abcès bien gonflé que je l'ouvre. Mon secours est efficace. Je guéris les blessures du champ de bataille non moins que les infirmités de cabinet. Pas une esquille n'échappe à ma pince et, à travers les conduits les plus délicats, j'atteins la pierre qui les obstrue. Hors cela, monsieur le duc, j'espère bien ne revoir M. le chevalier que lorsqu'il reviendra des camps avec quelque grosse balle de mousquet ou quelque éclat de grenade et je me porte fort, en cette occasion, de le remettre debout et en mesure de ne se point ménager pour l'honneur de sa maison et pour le service du Roi ».

M. Verduret, riant encore sous cape de ces balivernes, se leva à son tour. J'attendais ses paroles avec impatience, assuré que leur bon sens et leur autorité ne sauraient manquer d'effacer de l'esprit de M. le



duc la fâcheuse impression qu'il n'avait dû manquer de ressentir à écouter MM. Lobau et Dubon. Mon attente ne fut pas déçue. Le discours de M. Verduret fut la revanche de la saine doctrine. Je jubilais d'entendre cette bouche vénérable. « Je ne suis pas, monsieur le duc, disait M. Verduret de sa voix chevrotante, de l'avis de ces messieurs qui veulent qu'en les corps la nature agisse selon ses caprices, quitte à corriger, par l'onguent ou le fer, ses excès et ses bévues. J'estime une pareille réserve ou une pareille entremise fort périlleuses et qu'elle enlève à la médecine son plus bel attribut qui est de défendre le corps contre le corps même. La médecine n'est point seulement curative, elle est préventive. Loin de se laisser intimider par les intentions de la nature, elle doit, au besoin, s'y opposer et, au lieu de la suivre docilement en ses erreurs, y tenir la bride et les deviner par avance. La médecine n'est point une voisine complaisante qu'on appelle, si la maison brûle, en criant au feu. Elle doit s'asseoir à l'âtre même d'où l'étincelle peut sauter et communiquer l'incendie.

Elle doit moins survenir que prévenir et, pour cela, être toujours présente. Son secours est d'autant plus utile qu'elle est déjà dans la place et en connaît tout le secret. Certes la nature s'est préparé en M. le chevalier une fort belle demeure et je la crois volontiers bien conditionnée, mais il faudrait, pour rendre l'habitation parfaite, y réformer certains usages, en mieux régler le mobilier et le service. Il y a en M. le chevalier un certain tumulte de corps. Telle salle regorge, tel couloir est obstrué, tel recoin est méphitique. J'y voudrais établir beaucoup de propreté et de convenance. Il faudrait là un intendant habile et je n'en vois pas qui convienne mieux que l'honorable M. Le Tilleul, car ni M. Lobau, ni M. Dubon ne paraissent se prêter à ce que nous souhaitons d'eux. Quand à moi, mon édifice particulier chancelle trop sous les coups du temps et mon grand âge s'oppose à ce que je puisse compter sur assez de vie pour suivre celle de M. le chevalier jusqu'où il la faudrait mener ».

Ce discours plut visiblement à M. le



duc ; il en complimenta fort M. Verduret, congédia assez froidement MM. Lobau et Dubon et me retint auprès de lui.

Il était temps que j'intervinsse dans la santé de M. le chevalier et je puis dire en vérité que, s'il atteint l'âge d'homme, il le devra à la façon vigoureuse et raisonnable dont je l'aurai médicamenté.

Je me trouvais en présence d'un corps précocement encombré d'humeurs contraires, qui s'y livraient combat en tous sens et dont il était urgent de reprendre la fonction. Une intempérie naturelle y entretenait une dangereuse chaleur de sang dont il fallait à tout prix tempérer la surabondance, car il en résultait un fâcheux excès de force, une nature fumante qui prédisposait M. le chevalier, pour l'avenir, aux plus grands embarras. J'en tirais l'augure des dispositions fougueuses de son caractère, de son besoin de mouvement et de cris, de son penchant à la colère. Il fallait, tout d'abord, éteindre et mortifier ce tempérament afin de gagner quelques chances de le diriger à mon gré. Aussi lui appliquai-je un régime



suivi. Les apothicaires le visitèrent régulièrement et j'obtins par là que le ventre s'ouvrit de selles bouillonnantes et d'excréments assez mal figurés. Cela fait, je rafraîchis M. le chevalier de tisanes et de boissons émollientes et le fis dormir, au lit, très couvert. Il me donna des sueurs abondantes. Tout autre s'en fût trouvé considérablement affaibli, mais il resta indomptable. Je réitérai ; je m'obstinai. Il résista. Cela durait assez pour que je commençasse, sinon à désespérer, du moins à m'irriter d'un corps si ingrat, et j'en arrivais à penser que quelque maladie infantile serait la bienvenue qui viendrait à mon aide et me remettrait M. le chevalier, si l'on peut dire, pieds et poing liés, qui abattrait d'elle-même en lui ce qui tardait trop à me céder, qui réduirait cette nature si prématurément coriace et si intraitablement récalcitrante.

Par bonheur, la saison fut molle et pluvieuse et il s'y développa beaucoup de contagions auxquelles l'âge de M. le chevalier le rend sujet, et sans espérer une petite vérole qui eût été à souhait, je

pris quelque espoir au moins d'une rougeole qui pourrait à la rigueur nous en tenir lieu.

Mon souhait ne fut pas trompé et il se réalise en plein. M. le chevalier ressentit, il y a quelques jours, une violente douleur du cou et de la partie inférieure de l'épine du dos. La fièvre se montra et on lui tira du sang. La nuit fut inquiète et fâcheuse. Enfin les pustules viennent de paraître. Je tiens la maladie qu'il nous faut. Vous savez tout ce que j'en attends. Je n'ai pas résisté au plaisir de vous en faire part, heureux d'y trouver l'occasion de me dire, monsieur le Chanoine, votre très humble et obéissant serviteur.

#### IV

*De Mme la Duchesse de Nèvres à Mme  
la Comtesse de Saint-Sabin, Chanoinesse  
du Chapitre de Poulangis.*

Je voudrais, ma bonne sœur, entrer dans vos doléances et certes je vous plains grandement. Vous me dites que votre santé est médiocre et que la solitude en augmente les maux. Je voudrais être auprès de vous comme votre amitié me fait l'honneur de le désirer, mais je doute que vous tiriez de moi les consolations que vous en imaginez. Ma tristesse ne vous serait que de peu de secours. Cherchez le vôtre plus haut. Dieu vous aidera à surmonter vos épreuves, qui m'a donné le courage de survivre aux miennes. Vous accusez de votre solitude l'état que vous avez choisi. Hélas ! je vous envie. Votre abandon me semble enviable, il ne pleure personne et ce n'est que vous-

même que vous regrettez. Moi je déplore une double perte et, depuis le funeste accident de M. le comte et la petite vérole de M. le chevalier, qui l'emporta si brusquement, je traîne une vie misérable. J'aurais désiré l'employer à votre gré, mais M. le duc verrait mon départ avec chagrin. Il ne s'y prêterait pas. Je lui dois mes derniers jours d'épouse. Bientôt l'âge fera de moi une compagne inutile à son espoir et je ne peux le priver d'aucune des chances que nous ayons encore de remplacer les deux fils que le ciel nous a enlevés et dont il peut nous rendre encore, sinon le regret moins amer, peut-être le dommage moins grand, par une naissance que j'appelle de tous mes vœux et à laquelle M. le duc travaille de toutes ses forces.

FIN.

67682310



**LES CONTEMPORAINS**

**Œuvres et Portraits du XX<sup>e</sup> Siècle**

LES

PETITS MESSIEURS

DE NÈVRES

PAR

**HENRI DE REGNIER**

140

—  
—

I/K 15...

**PARIS**

chez Delamain, Boutelleau et C<sup>ie</sup>

**LIBRAIRIE STOCK**



# LIBRAIRIE STOCK

- ANDERSEN. — *Contes* (traduction Leyssac).
- G. APOLLINAIRE. — *L'Hérésiarque.*
- BARBEY D'AUREVILLY. — *Polémique d'hier.*  
— *Dernières Polémiques.*
- E. BARRET-BROWNING. — *Aurora Leigh.*  
— *Poèmes et Poésies.*
- BJERNSTJERNE-BJERNSON. — *Au delà des Forces.*  
— *Un Gant; Le Nouveau Système.*
- LÉON BLOY. — *Belluaires et Porchers.*  
— *Propos d'un Entrepreneur de démolitions.*  
— *Le Sang du Pauvre.*  
— *Résurrection de Villiers de l'Isle-Adam.*  
— *Lettres à sa fiancée.*
- ÉLEMIR BOURGES. — *La Nef.*  
— *Le Crépuscule des Dieux.*
- BRIEUX. — *Théâtre complet.*
- JACQUES CHARDONNE. — *L'Épithalame.*
- CHTCHÉDRINE. — *Les Messieurs Golovleff.*
- MARGUERITE COMERT. — *Mes Images.*
- ABEL FAURE. — *L'Individu et l'Esprit d'autorité.*  
— *L'Individu et les Diplômes.*
- PAUL GÉRALDY. — *Toi et Moi.*  
— *Aimer.*
- ÉMILE GUILLAUMIN. — *La Vie d'un Simple.*
- LÉON HENNIQUE. — *Un Caractère.*  
— *Pœuf.*
- IBSEN. — *Le Canard Sauvage*  
— *Solness le Constructeur.*  
— *La Dame de la Mer. Un ennemi du peuple.*
- SELMA LAGERLOF. — *La Légende de Gosta Berling.*  
— *Jérusalem en Dalécarlie.*  
— *Jérusalem en Terre Sainte.*
- J.-H. ROSNY. — *Le Bilatéral.*  
— *L'immolation.*
- RUDYARD KIPLING. — *Lettres de Marque.*  
— *Au Hasard de la Vie.*  
— *La Cité de l'épouvantable nuit.*  
— *Parmi les cheminots de l'Inde*  
— *Une vraie Flotte.*  
— *Nouveaux Contes des collines*  
— *Trois Troupiers.*  
— *Brugglesmith.*  
— *Chez les Américains.*
- KROPOTKINE. — *Autour d'une Vie.*  
— *La Grande Révolution.*  
— *Champs, Usines, Ateliers.*  
— *La Conquête du Pain.*
- JEAN LORRAIN. — *Les Lépillier.*  
— *Très Russe.*  
— *Modernités.*
- PIERRE MILLE. — *Paraboles et Diversions.*
- MARLOWE. — *Théâtre.*
- T. de QUINCEY. — *Les Confessions d'un mangeur d'opium.*  
— *Souvenirs autobiographiques du mangeur d'opium.*
- SHELLEY. — *Œuvres Poétiques.*  
— *Œuvres en Prose.*
- STEVENSON. — *Enlevé.*
- STRINDBERG. — *La Danse de Mort.*
- SWINBURNE. — *Chants d'avant l'Aube.*
- A. SCHNITZLER. — *Anatole.*  
— *La Ronde.*
- TOURGUENIEF. — *Dimitri Roudine.*
- PIERRE VEBER. — *Les Belles Histoires.*
- OSCAR WILDE. — *Intentions*  
— *Le Crime de Lord Arthur Saville.*  
— *Le Portrait de Dorian Gray.*  
— *La Maison de la Courtisane.*  
— *Une Maison de Grenades.*  
— *Théâtre.*
- St. E. WHITE. — *Terres de Silence.*
- TOLSTOI. — *Œuvres complètes.*



---

# LA FRANCE DRAMATIQUE

---

*Les meilleures pièces du Théâtre contemporain paraissent en cette collection, sous une forme élégante, à un prix réduit.*

---

## En Vente :

<i>Mademoiselle Pascal</i> , par Martial Piéchaud, 3 actes. . . . .	1 fr. 50
<i>La Dame de Bronze et le Monsieur de Cristal</i> , par Henry Duvernois, 1 acte. . . . .	1 fr. »
<i>Aimer</i> , par Paul Géraldy, 3 actes. . . . .	1 fr. 50
<i>Le débat de Nicolazic</i> , mystère en 3 parties, par Henri Ghéon . . . . .	1 fr. 50
<i>Beethoven</i> , par René Fauchoix, 3 actes. . .	1 fr. 75
<i>Le feu qui reprend mal</i> , par J.-J. Bernard. .	1 fr. 50
<i>La Femme fatale</i> , par A. Birabeau. . . . .	1 fr. 75
<i>Pierre Dupont</i> , par Lucien Descaves. . . . .	1 fr. »
<i>Le Pacha</i> , par René Benjamin. . . . .	1 fr. 50
<i>Une Sacrée petite Blonde</i> , par P. Wolff et A. Birabeau. . . . .	1 fr. 50
<i>Atout... Cœur</i> , par Félix Gandéra. . . . .	1 fr. 75
<i>Sophie Arnould</i> , par G. Nigond. . . . .	1 fr. »
<i>Le Loup de Gubbio</i> , par Boussac de Saint- Marc. . . . .	1 fr. 75
<i>La Souriante Madame Beudet</i> , par Amiel et Obey. . . . .	1 fr. 50
<i>Peg de mon cœur</i> , p. Vaucaire et Mirande.	1 fr. 75
<i>Une demande en mariage</i> , par Tchékov. . .	1 fr. »

---

## En préparation :

*L'Illusionniste* (Sacha Guitry). *Le Dieu d'Argile* (E. Schneider). *M. Lambert, marchand de Tableaux* (Max Maurey). *Les derniers masques* (Schnitzler).

---



# LES CONTEMPORAINS

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE F. FELS

*En vente :*

1. **Francois de Curel**  
*Le Solitaire de la Lune.*
2. **André Salmon**  
*Prikaz.*
3. **Max Jacob**  
*Le Cornet à Dés.*
4. **Elie Faure**  
*Les Constructeurs.*
5. **Jean Cocteau**  
*Le Secret Professionnel.*
6. **Jean Giraudoux**  
*La Pharmacienne.*
7. **André Gide**  
*La Tentative Amoureuse.*
8. **Colette**  
*Rêverie de Nouvel An.*
9. **J. et J. Tharaud**  
*Un Drame de l'Automne.*
10. **Pierre Mac Orlan**  
*La Bête Conquérante.*
11. **Francis Carco**  
*Panam.*
12. **André Suarés**  
*Voici l'homme.*
13. **G. Apollinaire**  
*Contes choisis.*
14. **Edmond Jaloux**  
*Protée.*
15. **Przybyczewski**  
*De Profundis.*
16. **Jean Jaurès**  
*Un Discours.*
17. **Israel Zangwill**  
*Flutter Duck.*
18. **Rudyard Kipling**  
*Les Enfants du Zodiaque.*
19. **Georges Duhamel**  
*Le Miracle.*
20. **Charles Maurras.**  
*Mademoiselle Monk.*
21. **Heinrich Mann**  
*Jeunesse.*
22. **Rémy de Gourmont**  
*Monsieur Croquant.*
23. **Maximilian Harden**  
*Stinnes.*
24. **Maur. Maeterlinck**  
*Douze Chansons.*
25. **Cézanne**  
*16 Reproductions de ses œuvres.*
26. **Renoir**  
*16 Reproductions de ses œuvres.*
27. **Henri de Regnier**  
*Les Petits Messieurs de Nèvres.*
28. **Vlaminck**  
*16 Reproductions de ses œuvres.*

1

